

ronne polonaise était une de tes créatures et que tu la destinais à servir tes intérêts.

— Je te l'aurais dit !

— Alors ce n'eût pas cela.

— Tellement peu cela qu'il nous faut à tout prix savoir ce que sont ces gens-là ?

— Je les surveillerai ! dit le lieutenant.

— Ils agissent pour d'autres, en vue d'un but mystérieux ! dit le Fulminante.

Et il ajouta :

— La première chose à connaître, c'est la vérité au sujet du chevalier. Est-ce un idiot ?

J'en doute.

— Si cet homme dont les yeux s'allument en regardant Fernande allait en être amoureux. S'il jouait une comédie de maniaque. Il y a dans ses allures un je ne sais quoi de louche.

Il continua de rêver et de méditer, toujours guidé par son lieutenant : on atteignit ainsi un bouquet de bois où le lieutenant fit signe à son maître de s'arrêter.

— Nous sommes arrivés ! dit-il.

Le Fulminante tira de sa ceinture un magnifique chronomètre à répétition ; après en avoir fait jouer le ressort et compté les tintements :

— Nous sommes en avance d'une demi-heure au moins ; mettons pied à terre.

Ainsi fut fait. Sur un appel très léger, à peine perceptible du chef, deux hommes sortirent d'un bouquet de bois et se présentèrent pour tenir la bride des chevaux que les deux cavaliers leur jetèrent aux mains.

En ce moment un cri d'avertissement montant de loin, répété de distance en distance, vint apporter la nouvelle que la personne attendue s'engageait sur ce que les bandits appelaient leur territoire ; le Fulminante écouta des bruits qui allaient peu à peu grandissant.

— Celle que j'attends vient accompagnée ! dit le Fulminante.

— En effet, elle est suivie d'un cavalier, car je distingue le pas d'un second cheval.

Bientôt une femme parut, précédée de deux guides, escortée par un homme enveloppé d'un long manteau et coiffé d'un chapeau de feutre rabattu sur les yeux ; elle portait un voile. Lorsque le Fulminante fit un pas en avant pour la recevoir, elle le salua gracieusement et descendit de cheval avec une habileté d'écuyère consommée ; le Fulminante remarqua ce détail.

Le cavalier se montra non moins remarquable par son aisance à cheval ; la monture, au moment où il allait quitter la selle, se cabra violemment ; il la dompta avec beaucoup d'adresse et d'après les procédés de l'école allemande. Le Fulminante, auquel rien n'échappait, nota ce fait dans sa mémoire, et saluant la jeune femme.

— Soyez la bienvenue signora ! lui dit-il. Je suis heureux de vous recevoir.

— Et moi charmée de vous rencontrer ? dit-elle.

Mais elle demanda :

— Est-ce bien au Fulminante que je parle ?

En voici la preuve ! dit le Fulminante.

Et il lui tendit l'anneau.

— C'est bien lui !... murmura-t-elle.

Puis, tirant de son sein un autre anneau, suspendu au col par une chaînette d'acier, elle le montra au Fulminante qui dit :

— Oui, oui, c'est bien cela.

Le Fulminante était fort surpris.

— La vue de mon anneau vous a fait supposer que vous ne perdrez pas votre temps en causant avec moi ? reprit la jeune femme.

— Je suppose, signora, que la reine des Bohémiens de France ne m'est pas venue trouver pour une question de mince importance.

Ce fut au tour de la baronne à tressaillir.

— Ah ! fit-elle, vous avez connaissance de la valeur des signes gravés sur l'anneau.

— Oui, signora.

— Inutile alors de vous rappeler que les Bohémiens et les bandits de tous pays depuis huit siècles sont frères et alliés.

— Madame, si je l'ignorais, je ne serai pas le Fulminante.

— Vous me devez aide, secours et hospitalité ; je viens vous demander tout cela.

Puis finement.

— Êtes-vous absolument pressé.

— Pour vous, maintenant, non ! dit le Fulminante avec un galant salut.

— Alors éloignez tout le monde, je vous prie ; j'ai à vous parler seul à seul.

Elle éloigna Jallisch, car c'était lui qui la suivait, et le Fulminante écarta son lieutenant.

Lorsque personne ne put entendre leur conversation, elle reprit :

— J'aborde franchement la question. Vous aimez la nièce ou du moins celle que vous croyez être la nièce de votre prisonnier.

— Non, signora !

— Vous dissimulez.

— Non, je n'aime pas cette fille. Chacun sait que ma fiancée est la Zinzinetta.

— Cependant quand sous le nom de Madejo...

Le Fulminante se mit à rire d'un rire si franc que la baronne en fut confuse.

— Madejo ! s'écria-t-il. Mon pauvre Madejo confondu avec moi ! Ce sculpteur, signora, est mon ami et je le protège. Voilà tout.

Puis tout à coup :

— Avez-vous vu Madejo ?

— Oui ! dit-elle.

— Regardez-moi ! fit-il, en ôtant son masque.

Elle poussa un léger cri de surprise ; ce n'était pas Madejo.

Cependant elle hésitait encore.

— Parlez, signora ! dit le Fulminante. Tenez, pour vous encourager, je vous avouerai que j'ai besoin du concours de tous les Bohémiens d'Italie, et vous pouvez me le faire obtenir, n'est-ce pas ?

— Oui, certes.

— Ce sera le prix du service que vous me demandez.

La jeune baronne se décida à tout dire.

— Je vous avoue, dit-elle, qu'il m'est pénible de vous avouer une faiblesse. Je croyais que vous aviez au cœur une passion au service de laquelle vous mettiez votre pouvoir, ce qui m'aurait justifiée d'en faire autant.

— Ah ! dit-il je devine. Vous aimez ce Français.

— Oui, dit faiblement la baronne.

— Il aime cette Fernande qu'aime Madejo et il s'agit de faire que Madejo soit le mari de cette jeune fille pour qu'Armand se décide à vous aimer.

— C'est l'esquisse de mon plan.

— Si j'enlevais le jeune homme ?

— M'en aimerait-il plus pour cela ?

— Peut-être.

— Il me connaît et me hait.

— Parce qu'il aime l'autre ; mais supposez qu'elle soit la femme de Madejo et il se vengera en vous aimant.

— Essayons ! dit-elle.

— Tout à vous, signora.

— Je vais vous développer le plan. Il me connaît, mais il vous connaît déjà de dame ; il me connaît brune, il me connaît avec le teint pâle et je puis devenir la fille d'un de vos bandits avec des cheveux blonds. Nous autres, bohémiennes, nous savons nous rendre méconnaissables.

— Je ne l'ignore pas ! dit le Fulminante souriant d'étrange façon sous son masque. Je suis convaincu que